

## Le farfelu contre l'illusion d'un ordre

Rien n'est plus opposé à l'image que l'on se fait généralement de Malraux que l'idée de farfelu. Rien n'est donc plus utile, si l'on veut dégager Malraux de cette image convenue, que d'établir la présence et le rôle de ce farfelu dans son œuvre. Il faut être reconnaissant à André Vandegans et à Michel Autrand d'avoir orienté dans ce sens le travail qu'ils ont fait sur lui, le premier en attirant l'attention, dès 1964, sur les premiers écrits de Malraux, le second en plaidant en pour une reconnaissance de la valeur littéraire de ces écrits d'avant 1928, et en montrant que cette inspiration initiale restait repérable dans la suite de l'œuvre, cela parce qu'elle n'était au départ ni accidentelle ni circonstancielle, mais au contraire essentielle à son imaginaire. Il reste à se demander si elle est tout à fait la même dans ces écrits de jeunesse et quand elle se manifeste au sein d'œuvres d'une inspiration qui semblait l'exclure, dans *Le Miroir des limbes* en particulier. On peut attendre de la comparaison qu'elle nous aide à préciser son sens le plus profond.

Car le farfelu ne se situe pas toujours au même niveau. Il n'a parfois pas d'autre rôle que d'attester, face à des individus, à des situations ou à des fonctions qui par nature demandent à être prises au sérieux, que Malraux est capable de distance et d'humour. Ce n'est déjà pas rien, rapporté à la gravité, voire à la solennité et au lyrisme que les sujets qu'il aborde imposent souvent à son style. La comédie sociale est le champ d'application privilégié de ce réflexe prompt à saisir le détail capable de dégonfler l'« importance » que le regard d'autrui prête à un individu ou qu'il se prête à lui-même. Le Négus assis sur un canapé des Galeries Lafayette (76<sup>1</sup>), le secrétaire de préfecture nommé à l'improviste préfet, mais « Charlot préfet » parce que l'uniforme n'est pas à sa taille (134), ou encore le duc de Windsor et Goering en 1938 ou 1939, à quatre pattes sur un tapis devant un train électrique pour enfants (300) sont de cet ordre, comme, plus subtilement, la manière dont Malraux répond aux premiers mots de Nehru qui l'accueille en 1958 : « Alors vous voilà ministre... » en citant la réplique du chat de Mallarmé à une remarque analogue : « En ce moment, je feins d'être chat chez Mallarmé... » (143).

---

<sup>1</sup> Les références renvoient à l'édition du *Miroir des limbes* dans le tome III des *Œuvres complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade.

Ce farfelu simplement humoristique n'est pas sans rapport avec une production de Malraux dont on n'avait pu jusqu'à ces dernières années mesurer toute l'ampleur. Ce sont ces dessins de « dyables » désormais rassemblés au nombre de plus de trois cent cinquante dans un recueil de reproductions : figures de petit format, à forme suggérée d'animaux, plus rarement de visages humains, qui doivent leur caractère à ce qu'elles ont été dessinées d'un seul trait, sans lever le crayon ou la plume, donc selon un petit nombre de lignes précontraintes, toujours les mêmes, et qui excluent toute intention figurative. L'humour est double, dans ce dessin nécessairement stylisé et dans le titre attribué à chacun, très probablement après coup, au vu du résultat, dans un rapport avec la figure qui est chaque fois une trouvaille. Encore faut-il, pour apprécier pleinement l'humour, se rappeler que ces figures ont été dessinées soit dans les marges de pages manuscrites d'un contenu et d'un ton tout différents, soit dans des situations, audiences officielles ou conseil des ministres, qui en étaient encore plus éloignées. On aimerait que ces dessins, désormais souvent reproduits, soient peu à peu intégrés à l'image publique de Malraux et la renouvellent tant soit peu.

Il en va de même du farfelu quand il est matière d'écriture. Quelque forme qu'il prenne, Malraux a pour lui un goût spécifique, qui se situe parfois en deçà d'une dénonciation du sérieux et va parfois bien au-delà. Il se manifeste pour lui-même, par exemple, lorsque Malraux consacre deux pages des *Antimémoires* (45-46) à passer en revue les « musées farfelus » qu'il a eu l'occasion de visiter un peu partout dans le monde. Le musée, cette réalisation emblématique du XX<sup>e</sup> siècle que nul n'a célébrée plus que lui, peut avoir aussi cet aspect de rassemblement improbable, dans un cadre non moins inattendu, d'objets hétéroclites qui ne parlent pas, comme les chefs-d'œuvre du Musée, d'une victoire sur le temps mais ont avec celui-ci, pour le visiteur, un autre rapport. A côté de l'émotion fondatrice que Malraux va inlassablement chercher dans les musées qui réunissent les plus grandes œuvres, il y a chez lui une tendresse pour ces lieux qui, sous le même nom, prêtent non pas à la méditation mais au rêve. Ces deux pages de récapitulation n'épuisent pas le sujet. Après elle, il y aura d'autres évocations isolées, comme celle du musée d'Aden (73). Mais la plus significative est sans doute, avant la récapitulation, l'évocation de la découverte inattendue, au Petit Trianon, du char funèbre de Napoléon enfermé depuis plus d'un siècle dans des réserves de décors de théâtre (41) : significative non seulement en elle-même mais encore par le fait que Malraux, qui l'avait d'abord fait figurer dans la séquence d'ouverture du livre, la déplaça par la suite pour la situer entre le souvenir d'un visite à la chambre funéraire de la Grande Pyramide et l'autre souvenir, appelé par le premier, de la chambre de Hitler dans son bunker de Nuremberg : c'est

là, entre deux visions d'un tout autre ordre, qu'elle ferait le mieux entendre la note juste du farfelu.

Il y a un enseignement à tirer des divers qualificatifs qui viennent sous la plume sitôt qu'on cherche à cerner la notion de farfelu : « incongru, insolite, décalé, déplacé, étranger, étrange, qui détonne, hors-norme, etc. ». Ils ont en commun, à travers la variété des préfixes, de désigner une même opposition à un ordre, quel que soit le champ où il s'exerce.

En matière de société, d'abord, l'opposition va bien au-delà du premier niveau de comédie, d'insignes ou d'apparat. La finalité de la société est d'imposer un ordre, plus ou moins mais toujours inéquitable et oppresseur, face auquel le farfelu est pour Malraux une première forme de réaction. Pascal Pia, ami de Malraux au temps où il écrivait ces premiers textes farfelus apparemment si détachés de toute contingence historique, le rappelait au lendemain de sa mort en notant qu'à côté d'un goût baudelairien du bizarre ces écrits « manifestaient également, par le recours à l'absurde et à la dérision, le refus d'acquiescer à un ordre social qui bafoue l'équité et légitime l'humiliation<sup>2</sup>. » Quarante ans plus tard, ce n'est pas sans raison - et au contraire à proportion des distorsions par rapport aux faits que l'on lui reproche parfois - que Malraux dresse au seuil des *Antimémoires* cette figure de grand-père, réfractaire plus encore qu'original, qui donne par là d'emblée à sa manière cette note du farfelu. A la dernière page du livre, l'évocation des grottes de Lascaux, non pas, comme on aurait pu s'y attendre, à titre de témoignage décisif du geste créateur de l'homme, mais par le biais d'objecteurs de conscience que l'on a affecté à la préservation des peintures, fera un dernier écho à cette note initiale.

Dans l'intervalle, l'Histoire aura été, sous forme de détails, de scènes, d'anecdotes, de personnages, le champ privilégié de manifestation du farfelu. Ces *Antimémoires*, qui prennent pour cadre l'Histoire dont Malraux aura été le témoin et font une telle place à ceux qu'il appelle les « hommes de l'Histoire » et à leur parole, mettent aussi en perspective, symétriquement, toute une série d'hommes du farfelu dans l'Histoire.

La question du rapport de l'Histoire, dimension primordiale de nos vies, avec les individus et les moments qui la remettent en question par leur côté farfelu est si importante pour Malraux qu'il lui consacre tout un chapitre (IV, 1) des *Antimémoires*. Là, dans ce Singapour qui a été un temps le centre nerveux d'une Asie propice à l'aventure, sous la conduite du baron de Clappique, c'est-à-dire d'un personnage qui est, depuis *La Condition humaine*, la per-

---

<sup>2</sup> Pascal Pia, « André Malraux n'avait pas encore vingt ans », *Carrefour*, 2 décembre 1976, repris dans *L'Amitié André Malraux*, Gallimard, 2001

sonnification d'un refus du sérieux, se trouvent rassemblés par brèves évocations personnages et anecdotes de plusieurs de lieux et des époques qui font rêver les amateurs de farfelu, du Moyen Orient au temps des croisades (Renaud de Châtillon, Saladin) à l'Asie centrale de Timour, à l'Asie du Sud-Est à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Brooke, « l'homme qui voulait être roi » de Kipling, Mayrena « roi des Sedangs ») et au Paris noceur de la même époque (Auguste de Châtillon, Villiers de l'Isle-Adam, Mayrena encore après son échec et son retour). Ce chapitre est encadré entre celui où se trouve évoquée avec Nehru l'histoire récente de l'Inde et celui de la première partie du dialogue avec Méry, qui retracera l'histoire de l'Indochine entre les années vingt et le moment présent, lui-même évoqué ici, entre deux passages de farfelu, par le rappel des bombardements américains sur Da Nang, de la sécession prochaine de Singapour ou de la guerre de Bornéo.

Au point de départ de la conversation lancée par Clappique, aventure et farfelu sont identifiés « - Il n'y a plus d'aventuriers [...] - les farfelus, comme vous dites » (281). Dans la dernière page du chapitre, Malraux constate au contraire que la « puissance poétique » qu'avait autrefois l'aventure pour lui a cédé la place à son intérêt pour les hommes de l'Histoire, mais que le goût du farfelu persiste : « Ce n'est plus Mayrena qui me passionne : c'est Clappique qui m'amuse. » (315). Il dira encore plus tard, autrement mais avec le même sens, qu'en Mayrena il s'intéresse désormais, non au roi des Sedangs mais au personnage farfelu révélé par Clappique, celui qui à son retour fascinait tous les consommateurs d'un cabaret (359).

Aux évocations de ce chapitre, il faudrait en joindre d'autres, en particulier celles qu'appelle une autre région du monde qui est elle aussi une terre d'élection de ce point de vue : l'Arabie, qui a vu dans l'Antiquité les légions d'Aelius Gallus entrer dans une mer intérieure pour y remplir leurs casques de coquillages, et y périr d'insolation, et au XIX<sup>e</sup> siècle (61) le pharmacien puis épicier Arnaud, le premier à être parti à la découverte de Mareb (63). Elles ont en commun, qu'il s'agisse d'individus et de moments de leur vie, d'être un envers des personnages et des moments « historiques », et pas seulement parce l'Histoire ne les a pas reconnus et qu'ils ne subsistent qu'à son extrême marge. Au principe même des entreprises de ces hommes, Malraux voit, non pas un désir de réussite et de puissance, mais la volonté de s'arracher à la société dans laquelle ils étaient nés, à sa sécurité, à sa rationalité, à son souci d'efficacité et pour finir à l'illusion d'une histoire qu'elle contrôlerait. Non que ces entreprises qui, du point où nous les voyons, apparaissent folles ou dérisoires frappent de dérision toute l'Histoire et de vanité l'engagement qu'à certaines époques elle réclame plus particuliè-

rement de nous. Non qu'elles aient le pouvoir de contester à certains qui y ont joué un rôle majeur ce titre d'hommes de l'Histoire. Mais ces notes de farfelu, plus nombreuses et comme concentrées dans ce chapitre mais aussi bien dispersées dans le reste de l'œuvre, suffisent à rappeler périodiquement que la rationalité et l'efficacité nécessaires au fonctionnement de la société ne composent jamais qu'une illusion d'ordre et que l'Histoire n'est pas un absolu. Le farfelu, dans les grands romans de Malraux et dans *Le Miroir des limbes*, n'a pas pour fonction de procurer au lecteur des moments de détente qui le reposent de sujets graves ou tragiques et d'un ton qui se met le plus souvent à ce diapason. Il n'est même pas seulement destiné à dégonfler le sentiment d'importance qui menace tout individu que la société investit d'un pouvoir, Malraux comme les autres, et il est trop lucide pour l'ignorer. Ce farfelu est là pour lutter contre l'illusion, à laquelle nous ne demandons tous qu'à nous laisser prendre, d'une société et plus encore d'un monde en ordre. Rien de véritablement humain ne peut se faire, pour Malraux, sans une conscience vive des questions existentielles qui se posent à l'homme, et donc rien n'est pire que toute illusion d'ordre qui a pour effet de paraître abolir ces questions. Ces illusions sont à la fois toujours spontanément renaissantes et entretenues. Contre elles, Malraux attend du farfelu, dont le propre est de se situer en marge, ou en dehors, des conventions, des normes, des règles, des régularités et des enchaînements, qu'il provoque des failles dans des certitudes trop confortables. Le goût pour ce farfelu, affirmé d'emblée d'une manière appliquée, ludique ou provocatrice, était en réalité en relation étroite avec la vision du monde qui sous-tendrait par la suite l'œuvre toute entière. Il faut avoir commencé par miner sans en avoir l'air les fausses réponses - et continuer ensuite, à petites doses -, pour pouvoir le moment venu poser les vraies questions.

Ce souci d'écarter tout ce qui peut masquer l'absence ontologique d'un ordre qui lierait l'homme au monde va sans doute très loin chez Malraux. Il peut viser la causalité rationnelle en elle-même, sa recherche ou seulement son respect. Lorsque, dans le dialogue de Singapour, Malraux objecte à Clappique, dont le scénario n'a encore mentionné que des scènes discontinues, qu'il lui faudra bien traiter « la partie sérieuse » de l'histoire de Mayrena, c'est-à-dire l'enchaînement historique de causes et d'effets en quoi a consisté sa « conquête », on peut, Clappique étant ce qu'il est, ne voir qu'une boutade dans sa réplique « Malheureusement, je m'en fous ! Ah, le sérieux ! le sérieux ! Déprimant ! Consternant » (306). Face à Clappique, Malraux est ici du côté du rationnel. Mais que penser de cette récurrence, trop peu remarquée jusqu'à présent dans le texte du *Miroir des limbes*, de faits qui ressortissent à l'irrationnel ? Dans sa collection de souvenirs et d'anecdotes appelés au fil du discours par la logique propre

de la mémoire, Malraux accorde une place privilégiée à toute une série de faits qui ont en commun de mettre en question, sinon en échec, l'explication rationnelle du monde : coïncidences, événements qui étonnent en ce qu'ils semblent vérifier après coup une prédiction ou un signe que sur le moment on avait à peine remarqué, ou même phénomènes de voyance. La première occurrence du mot « farfelu » dans le texte est immédiatement suivie, moyennant un simple alinéa et sans le moindre commentaire, de l'anecdote de Jung en mission chez des Indiens du Nouveau-Mexique, expliquant à ses hôtes que l'Europe ne connaît pas d'animaux totémiques, mais accomplissant un geste qu'ils mettent aussitôt en relation avec l'ours brodé sur le dos de son blouson. C'est sur cette anecdote que se termine la séquence d'ouverture du livre, qui par la suite recueillera avec une véritable prédilection des faits du même genre, jusqu'à la consultation de la voyante à laquelle est consacrée une partie de *La Corde et les souris*. Parmi eux, les exemples d'écrivains - dont lui-même - qui ont anticipé dans leur œuvre tel ou tel élément de leur destin à venir forment une sous-série particulière, intermédiaire en ce que s'y laisse pressentir l'intervention, imprécise mais vaguement concevable, de facteurs qui s'interposent entre notre réflexe de recherche de causalité et un pur irrationnel.

Prédilection, mais non complaisance. Aucune des mentions de faits de ce genre ne donne prise au plus petit soupçon d'une croyance en un surnaturel qui se substituerait à l'explication scientifique. Ces mentions toujours brèves ne se veulent pas affirmatives mais interrogatives. Il s'agit seulement de suggérer que cette causalité n'est peut-être pas le dernier mot de l'univers et donc de maintenir en éveil le sens d'une interrogation existentielle. C'est aussi bien le rôle du farfelu, quelle que soit la forme qu'il prenne et le domaine de notre expérience auquel il s'applique.

Ces formes et ces domaines sont au total assez divers et assez nombreux pour obliger à accorder plus d'attention qu'on ne l'a fait à la seconde des raisons par lesquelles, dans la séquence d'ouverture, Malraux justifie son titre d'*Antimémoires* : la part qui y est faite au farfelu, « présence irréfutable et glissante comme celle du chat dans l'ombre » (16). Peut-être même faut-il aller jusqu'à penser que le farfelu n'a jamais aussi bien joué son rôle que dans cette dernière œuvre. Dans les écrits de jeunesse, et notamment dans ce *Royaume-farfelu* où il s'affichait en titre, il était seul, à l'état pur, et se déployait d'un bout à l'autre du texte sous forme de fantaisies plus étranges les unes que les autres, et surtout si ostensiblement posées à la suite les unes des autres par simple juxtaposition qu'elles signifiaient par cela seul le refus de tout enchaînement causal, fondement du récit traditionnel. Dans *Le Miroir des limbes* au contraire, diversifié et dispersé par courts fragments au sein d'un texte qui a sa logique, même

si ce n'est pas celle d'une narration classique, chacun des fragments opère un décrochement par rapport à cette logique. Mais la finalité est bien la même ici et là. La seconde des deux justifications proposées pour le titre d'*Antimémoires* rejoint la première : « répondre à une question que les Mémoires ne posent pas » (16) - et à vrai dire, plutôt même qu'y répondre, poser cette question, et amener des lecteurs du XX<sup>e</sup> siècle qui tendent à l'oublier, à se la poser de nouveau à leur tour.

Henri Godard

Ce texte a paru dans le recueil *De Claudel à Malraux. Mélanges offerts à Michel Autrand*, sous la direction de Pascale Alexandre-Bergue et Jean-Yves Guérin, publié en 2004 par les Presses universitaires de Franche-Comté.

---

*Pour citer cet article :*

GODARD, Henri : «Le farfelu contre l'illusion d'un ordre», texte mis en ligne le 24 février 2009.

URL : <<http://www.malraux.org/index.php/articles/696-20095godard.html>>.

Pages électroniques consultées le [date précise du téléchargement].

<malraux.org>, 24 février 2009